

## Mario Binasco

### Déchariter

Le titre de cette brève communication est un néologisme de Lacan dans « Télévision », qui semble définir pour lui l'action, ou la façon d'agir, qui caractériserait en général le saint, donc aussi l'analyste avec lequel il fait un rapprochement. Ce rapprochement est bien connu, et je voudrais le reprendre pour ébaucher un commentaire qui puisse faire mieux comprendre, et avant tout à moi-même, les raisons de ce néologisme.

Les phrases de Lacan que j'évoquerai appartiennent donc soit à « Télévision », soit à la « Lettre aux Italiens », ou « Note italienne » dans les *Autres écrits* : ces deux textes sont en effet pratiquement contemporains, et on peut s'en apercevoir en les lisant. Ils donnent, me semble-t-il, deux versants d'une même question, la question de l'analyste.

Qu'est-ce que Lacan dit dans « Télévision » ? « Venons-en donc au psychanalyste, et n'y allons pas par quatre chemins. Ils nous mèneraient tous aussi bien là où je vais dire. C'est qu'on ne saurait mieux le situer objectivement que de ce qui dans le passé s'est appelé : être un saint <sup>1</sup>. »

D'abord, il semble souligner fortement que n'importe quelle approche « au psychanalyste » passe tôt ou tard par ce point ou ce nœud essentiel. Ensuite, que, s'il s'agit de situer l'analyste, on ne peut rien faire de mieux que d'évoquer l'expression, employée dans le passé, « être un saint ». Mais Lacan précise : « pour le situer objectivement », précision qui semble importante, mais qu'il faut comprendre.

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 519.

À quoi s'oppose le mot « objectivement » ? On peut faire l'hypothèse qu'il s'oppose à « subjectivement ». Dans ce cas, « être un saint » situerait l'analyste (et le saint du même coup, il ne faut pas l'oublier, parce que la signification de ce terme n'est pas escomptée en dehors du langage strictement religieux) du côté objectif, sur le versant de son action, des effets de son action, de son style, de ce qui agit « objectivement » dans son action même, en dehors de la subjectivité de la personne de l'analyste – du saint, qui ici est pris justement comme objet, comme l'objet que son action fait rencontrer au sujet à la place d'autre et qui est par cela appelé à des effets. (C'est ce que Lacan fait, me semble-t-il, dans « Télévision », tandis que, dans la « Note italienne », il me semble parcourir plutôt l'autre versant, subjectif.)

En effet, que dit-il immédiatement après ? « Un saint durant sa vie n'impose pas le respect que lui vaut parfois une auréole. » Là aussi côté objectif : le saint ne se présente pas, au moment de sa rencontre avec le sujet, pourvu d'auréole, il n'est pas déjà classé comme saint, aucune connotation idéale essentielle ne peut garantir son opération, qui par définition n'est pas encore faite – le saint (l'analyste donc) n'est jamais déjà un après-coup, d'une certaine manière il n'y a pas même d'anticipation. On peut même ne pas le remarquer, s'il suit la voie de ne pas faire d'éclats, la voie de Baltasar Gracián, dit Lacan.

« Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir<sup>2</sup> » (l'objet *a* incarné).

Si ma sensibilité, limitée, à la langue française ne me trompe pas, dans ce néologisme « décharite » se trouvent confondus le mot « déchet » et le mot « charité », d'une façon qui donne une signification privative (ou adversative, ou réductive) au « dé » initial. Donc, le nœud de sens de ce terme

2. *Ibidem*.

signifierait que le saint opère en se démarquant et en se déro-  
bant du procédé qu'on appelle « faire la charité », se faisant  
manquer à ce procédé, « dé-charitant », en mettant en œuvre  
en même temps une sorte de « charité du déchet », en faisant  
– si on peut dire – la « charité du déchet ». « Faire le déchet »  
à la place du « faire la charité » : donc non pas transférer à  
l'autre – en réduisant sa pauvreté – une aumône ravalée bien  
distincte de sa propre personne (oblativité réductible à une  
gestion pulsionnelle anale de l'échange), mais bien jouer lui-  
même le déchet, en permettant au sujet en position d'autre de  
se poser en pauvre, c'est-à-dire désirant, et de transférer, lui,  
sur le saint la richesse qui met en marche son désir. En fait, le  
saint, pour pauvre qu'il soit, est toujours étrangement riche de  
quelque chose qui a affaire au désir, pour le sujet qui a affaire  
à lui. D'ailleurs, « on ne prête qu'au riche », rappelle Lacan,  
toujours dans « Télévision ».

Que signifie cette référence à la charité ? Si on ne  
remarque pas le saint, c'est donc parce qu'il n'entre pas en  
scène habillé de connotations spéciales, idéales, qui le déta-  
chent ; il ne se propose pas à l'identification, comme terme  
d'une identification qui donne valeur à ce qui provient de lui.  
En effet, si le saint devient après sa mort, quand il est reconnu,  
un modèle, ce n'est pas en tant que modèle idéal qu'il agit de  
son vivant.

C'est aussi en ce sens qu'il ne fait pas la charité : je ne  
sais pas si je lis juste, mais il me semble qu'ici Lacan prend  
cette expression dans le sens le plus courant, plutôt que dans  
le sens théologiquement exact (sens qu'il emploie en revanche  
dans d'autres passages, par exemple dans *Encore*, voir plus  
loin) : le saint n'est pas quelqu'un qui s'en tire en donnant  
quelque chose au sujet comme à un semblable, quelqu'un qui  
donne au pauvre parce qu'il se reconnaît en lui et donc parce  
qu'en donnant à l'autre il donnerait à lui-même. En fait, dans  
le catholicisme, le saint reconnaît dans le pauvre non pas lui-  
même, mais le Christ, qui à son tour est le vrai saint et la  
source de toute sainteté, en fait le riche par excellence : c'est

donc à cette condition que « faire la charité » ou un acte de charité ne l'est pas en soi.

Non pas que le saint (tout comme l'analyste) ne puisse pas secourir le sujet ou lui subvenir en quelque chose, en entrant ainsi dans le circuit de l'échange. Mais ce n'est pas là l'essentiel de l'opération, ce n'est même pas là l'opération : parce que l'opération consiste non pas dans le fait de faire rencontrer au sujet un autre, un « bon » autre semblable, pour être deux « bons » ensemble, mais dans le fait de faire rencontrer au sujet précisément ce qui cause son mouvement, ce qui est important pour le sujet au-delà de toute réception ou échange, quelque chose hors mesure, de non mesurable, l'objet *a* incarné et extériorisé.

Mais cet objet ne coïncide pas avec le visage du saint ou de l'analyste. C'est bien pour cela qu'on peut parler ici d'objet *a*, parce qu'il n'a pas de visage, il est évoqué et mis en action au-delà du visage du saint, qui n'a aucune importance dans l'opération.

« Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. » Il fait donc surgir ce qui reste, qui ne correspond pas au visage, ce qui fait déchet. C'est donc l'opération inverse au soi-disant faire la charité, d'où ce néologisme, « déchariter », de déchet et de charité. Déchet évoque angoisse et plus encore horreur : cela fait partie des étrangetés des faits de saints, angoisse et horreur justement pour cet au-delà du faire la charité et cette façon de « réaliser ce qu'impose la structure ».

Le saint est quelque chose qui se met en travers de la vie et du parcours – de l'erre – du sujet, et qui à travers cela devient, ou, pour mieux dire, se trouve avoir incarné ce que – extime – le sujet cherche de plus important – extime – ou qui motive son parcours : précieux ou valable, ou perdu, ou laissé pour compte, ou renoncé, ou décisif pour changer de route, on peut le dire de différentes façons, mais toutes signifient qu'il s'agit d'une valeur au-delà des déterminations de valeur, une valeur réelle si on peut dire. C'est pour cela que j'ai dit que le saint est, ou se présente, ou œuvre, beaucoup plus comme

quelque chose que comme quelqu'un. En fait, toujours dans le catholicisme, l'action du saint ne le promeut pas en tant que « quelqu'un », mais promeut pour le sujet le rapport au Christ en tant qu'il est au fondement de la structure.

Et il est vrai que le saint, dans son opération, qui réside toute dans le sujet en position d'autre qui trouve le saint en travers de son chemin, dans les effets de cette opération, le saint n'apparaît pas comme sujet : sa subjectivité reste plutôt en arrière-plan, mystérieuse ; il apparaît effectivement comme le reste, le déchet, le rebut.

Reste, déchet, rebut, abjection, ce sont des mots qui désignent en effet des traits, des expériences de rencontre avec le saint : de façon étrange, le saint apparaît toujours selon des côtés qui le font déchoir de toute idéalité, des traits singuliers, banaux, toujours un peu rebutants même quand ils sont perçus comme fascinants, toujours des traits qui divisent le sujet et qui permettent au saint de faire interprétation de son désir (voir padre Pio).

« C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer dans la structure. Pour le saint ça n'est pas drôle, mais j'imagine que, pour quelques oreilles à cette télé, ça recoupe bien des étrangeté des faits de saint <sup>3</sup>. »

Il me semble que c'est là la condition pour que le saint s'oppose à la canaille, à laquelle – comme sujet – revient son opération, le but de son opération, tandis que pour le saint Lacan doit formuler qu'il est un rebut, au sens que son but est autre, ne se trouve pas de son côté ou chez lui, qui reste plutôt à sec de jouissance : « Le saint est le rebut de la jouissance », « il n'y a que le saint qui reste à sec, macache pour lui ».

Si la canaille est celui qui veut être pour le sujet à la place « de l'Autre où se dessinent les figures où son désir sera capté », le saint en revanche avec son acte « permet » quelque chose au sujet à partir du fait qu'il refuse d'être là en tant qu'Autre pour le sujet : dans ce sens encore il décharite, mais plus clairement,

3. *Ibid.*, p. 520.

me semble-t-il, dans le sens structural de la vraie charité, et non pas du « faire la charité ». (On pourrait là jouer un peu sur « Lacan aille » et s'interroger sur ce qu'il disait dans sa lettre de dissolution, parlant de s'en aller et « devenir Autre comme tout le monde, après une vie passée à vouloir l'être malgré la loi » ; et son aveu de « ne pas moi-même y atteindre » à cette sainteté ; et à la difficulté qu'on expérimente souvent dans le mouvement lacanien – à distinguer saints de canailles.)

Pourquoi ? Parce qu'il tient compte du réel qui est du côté du sujet entravé par le saint même (entravé dit déjà que la rencontre avec le saint arrache le sujet même à son « bonheur », pour l'écrire comme Lacan : la rencontre avec le saint n'est pas tranquillisante pour le sujet, ne va pas dans le sens du poil, peut même comporter du refus, un semblant de rejet, et déconcerter la bonne conscience du sujet, sa bonne conscience distributive entre lui et le saint).

« Permettre » est le verbe utilisé par Lacan, et ce n'est pas un verbe quelconque, puisqu'il fait référence à la liberté du sujet, il prend le sujet du côté de sa liberté, donc de sa contingence et non de sa nécessité, « pour réaliser ce que la structure impose », « à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir ».

Réaliser ce que la structure pourtant impose ne va pas, chez le saint, sans tenir compte de la liberté du sujet. Je dis « tenir compte » de façon analogue au « tenir compte du réel », que pour Lacan (dans la « Note italienne ») on peut faire seulement à partir du désir de savoir. En effet, chez Lacan, dès le début, il y a l'idée de la connexion entre folie et liberté, et aussi l'idée que celles-ci sont réellement en jeu dans l'être de l'homme : c'est pour cela que « tenir compte du réel » pour ce qui est de l'être parlant implique un savoir sur les limites.

On revient là à la structure théologique de la charité : théologiquement, la charité est la vertu qui a le plus à faire avec le réel, puisque c'est un amour qui ne veut rien esquiver du réel, mais qui veut bien assumer que c'est le même réel en jeu au fond du sujet et au fond du prochain.

« Réaliser ce que la structure impose » présuppose qu'il y ait déjà là quelque chose, la structure et le sujet de l'inconscient : dans *Encore*, c'est pour cela que Lacan définit comme acte ou œuvre de charité ce que fait Freud instituant le discours analytique.

Il est intéressant de constater que la même année, quand Lacan écrit la « Note italienne », « Télévision » et le séminaire *Encore*, il insiste, dans la première, sur le savoir et son désir, dans la deuxième sur l'analyste et sa façon de déchariter, et dans *Encore*, juste à propos du savoir, de ce qu'est le savoir, il évoque encore la charité d'une façon inattendue, surprenante, mais très juste du point de vue structural : « Si vous voulez bien ici me pardonner d'emprunter à un tout autre registre, celui des vertus inaugurées par la religion chrétienne, il y a là une sorte d'effet tardif, de *surgeon* de la *charité*. N'est-ce pas, chez Freud, *charité* que d'avoir permis à la misère des êtres parlants de se dire qu'il y a – puisqu'il y a l'inconscient – quelque chose qui transcende, qui transcende vraiment, et qui n'est rien d'autre que ce qu'elle habite, cette espèce, à savoir le langage ? N'est-ce pas, oui, *charité* que de lui annoncer cette nouvelle que dans ce qui est sa vie quotidienne, elle a avec le langage un support de plus de raison qu'il n'en pouvait paraître, et que, de la sagesse, objet inatteignable d'une poursuite vaine, il y en a déjà là <sup>4</sup> ? »

« C'est de là que je dis que l'*imputation* de l'inconscient est un fait de *charité* incroyable. Ils savent, ils savent, les sujets. Mais enfin tout de même, ils ne savent pas tout. Au niveau de ce pas-tout, il n'y a plus que l'Autre à ne pas savoir. C'est l'Autre qui fait le pas-tout, justement en ce qu'il est la part du pas-savant-du-tout dans ce pas-tout <sup>5</sup>. »

On voit bien que Lacan ne veut pas dire que Freud « fait la charité ».

Je crois que c'est le fait que la charité est finalement dans le registre de l'amour, ce qui favorise le fait de la lire plus dans

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 88.

5. *Ibid.*, p. 90 (c'est moi qui souligne).

le registre imaginaire de la similarité que dans les registres symbolique et réel. Mais, déjà, ce que dit saint Paul devrait nous avertir, quand il dit que la charité est du lien entre humains ce qui reste pour toujours : c'est une façon de vouloir la lier au réel, d'en dire la prétention au réel.

Contrairement au « faire la charité », la vraie charité (chrétienne) implique une référence au réel, au moins (mais pas seulement) par le nom du Christ (Christ est le nom qui fonde chaque être humain dans le réel, et qui pour cela peut motiver, pour ceux qui ne reconnaissent pas ce nom, l'horreur de ce réel du prochain, de la proximité en tant qu'un réel sans nom émerge en elle).

On peut bien mettre cette horreur en parallèle avec l'horreur de savoir, dont « l'analyste doit avoir cerné la cause », dit Lacan – côté subjectif, « Note italienne » – et insiste « sa propre, à lui, détachée de celle de tous, horreur de savoir <sup>6</sup> », comme condition nécessaire mais non suffisante pour qu'il lui vienne un désir de savoir, ou pour qu'il puisse « en être porté à l'enthousiasme », comme il dit. Quel est l'essentiel dans cette perspective ? « Du réel tenir compte », et pour le Lacan de la « Note italienne », on en tient compte si on arrive à désirer ce savoir – que l'humanité a tendance à ignorer – qui concerne l'impossible du rapport sexuel et nous mènerait à en tenir compte ou à lui donner une place nouvelle.

Dans ce sens, il faudrait développer la question du rapport de la charité avec le non-rapport sexuel, et interroger aussi sa nature avec la catégorie lacanienne de symptôme, en travaillant sur les passages où Lacan parle de foi, d'espérance et de charité justement comme symptômes : par exemple dans « La troisième », mais aussi dans d'autres textes. C'est à poursuivre et à en discuter.

6. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 309.